

L'ÉCLAIR

ORGANE POPULAIRE DE DEFENSE CATHOLIQUE, POLITIQUE & LITTÉRAIRE
PARAISANT A LYON LE SAMEDI

ABONNEMENTS

RHONE et départements limitrophes... 1 an 6 fr. — 6 mois 3 fr. 50
Autres départements..... 1 an 7 fr. — 6 mois 4 fr. »
Étranger..... le port en sus.
Les abonnements partent du 1^{er} de chaque mois

BUREAUX, RÉDACTION, ADMINISTRATION

Place Bellecour, 3, à Lyon, chez MM. Vitte et Perrussel
Boîte dans la cour.
Vente en gros : Rue Tupin, 31

ANNONCES :

Elles sont reçues exclusivement

A LYON, à l'agence de publicité V. FOURNIER, r. Confort, 14.
A PARIS, à l'agence HAVAS, place de la Bourse, 8.

BULLETIN POLITIQUE DE LA SEMAINE

Les scrutins de ballottage sont terminés ; les élections sont faites, et, comme on l'avait généralement prévu, c'est à l'honneur des intransigeants que le combat a fini.

Le parti conservateur n'est pas vaincu, puisqu'il n'a pas lutté ; privés de direction, sans unité, combattus à outrance par les agents d'un gouvernement qui feint de les mépriser, mais qui au fond les redoute, les conservateurs se sont abandonnés eux-mêmes et je ne m'explique pas facilement par quel miracle ils ont pu, dans des conditions aussi défavorables, faire entrer une centaine de leurs dans la nouvelle Chambre.

L'opportunisme, au contraire, est sorti amoindri de la lutte et plusieurs de ses soldats sont restés sur le champ de bataille. Rochefort a vaincu Gambetta.

C'est en effet le parti intransigeant qui a vaincu à Paris avec Delattre, Henri Maret, Tony Révillon, à Lyon avec Bonnet-Duverdier, à Marseille avec Clovis Hugues, à Toulouse avec Duportal, et les opportunistes n'ont réussi dans le plus grand nombre des arrondissements qu'en accentuant fortement leur programme.

Ce n'est plus avec des exploits ou avec des bienfaits qu'on séduit, à l'heure qu'il est, les électeurs. A force de saper les fondements de toute autorité, à force de vouloir passer sur toutes choses le niveau égalitaire, on a fini par détruire tout ce qu'il y avait en France de noble et de grand, et le vieux bon sens français qui nous avait rendus célèbres, semble avoir disparu en même temps, pour laisser la place à une sorte de folie. Le suffrage universel ne veut plus de grands hommes ; il leur préfère les hommes tarés, et ce sont les convicts, comme l'ont cyniquement proclamé à Lyon les électeurs de Bonnet-Duverdier, que la faveur populaire place aujourd'hui sur le pavois.

J'ai vu des gens se glorifier en pleine rue de leur honte et proclamer hautement leur qualité de repris de justice : « Oui, disait un de ces évergumènes, on a dit que Bonnet-Duverdier s'était approprié de l'argent qui ne lui appartenait pas ! Mais il l'a rendu depuis lors ; tandis qu'il en est d'autres auxquels on ne réclame rien, parce qu'ils sont haut placés, qui ont cependant fait passer dans leurs coffres l'argent de la France et qui ne l'ont pas restitué ! » J'ai entendu ces propos et je n'ai pas pu dire à celui qui les prononçait qu'il en avait menti.

Y a-t-il rien d'aussi triste qu'une pareille situation ? Certes, ceux qui ont jadis prêché l'indiscipline, et qui sont aujourd'hui les victimes de leurs propres doctrines, n'ont que ce qu'ils méritent.

Je ne plains pas le comité central lyonnais, ce dispensateur bafoué et nagnère tout puissant des candidatures et des places ; l'influence occulte de ce conseil des Dix au petit pied avait renversé bien des administrations ! Il est tombé à son tour sous les coups de ceux qu'il espérait grouper sous sa main, et ses anciens adeptes ont noyé l'autre jour son mannequin en grande pompe. C'est un juste retour des choses d'ici-bas ; mais la rapidité avec laquelle nous descendons la pente fatale de l'abîme commence à devenir effrayante.

La Chambre qui s'en va était arrivée à Versailles avec une majorité centre-gauche ; et, sous je ne sais quelles influences, cette majorité s'est successivement accentuée, jusqu'à devenir nettement radicale. Qui peut nier que la majorité radicale d'aujourd'hui sera demain une majorité intransigeante !

Nous sommes en 1792 ; le pouvoir qui appartient aux Girondins, va passer aux Montagnards. C'est 1793 qui se prépare. Que sortira-t-il de la révolution à laquelle nous courons ? Quelles mains ramasseront dans le sang et dans la boue où il va tomber le sceptre du pouvoir ? Nul ne pourrait le dire ; mais je ne crois pas me tromper en affirmant que ce ne sera pas l'opportunisme.

Qui est plus loin du gouvernement aujourd'hui que ce malheureux centre-gauche, tant puissant il y a quatre ans ? Conçoit-on dans la situation actuelle le retour aux affaires d'un Thiers ou d'un Dufaure ? Non, la France ne revient jamais immédiatement au système politique qu'elle a abandonné en dernier lieu. Ce n'est pas la République qui a succédé au premier empire ; ce n'est pas au profit de la monarchie légitime que s'est faite la révolution de 1848, et ce n'est pas vers la famille d'Orléans que la France s'est tournée après avoir renversé Napoléon III.

Le parti le plus éloigné du pouvoir, et celui qui est néanmoins le plus près d'y revenir un jour, est peut-être le parti légitimiste ; car nulle part plus qu'en France les extrêmes ne se touchent, et c'est chez nous qu'on passe le plus facilement d'une réaction à l'autre.

M. Gambetta qui se flatte d'avoir l'œil perçant, a peut-être prévu ce dénouement ; le vaincu de Belleville et de Charonnes voit les faveurs de la foule se détourner de lui ; et c'est pour raffermir sans doute sa popularité ébranlée qu'il a entrepris en Normandie ce voyage autour duquel les journaux de son parti essaient vainement d'attirer l'attention et qui ne peut pas réussir à être triomphal.

Il commence à trembler à la vue du monstre populaire qu'il a si imprudemment déchaîné et qui s'apprête à le dévorer. Ce chef du futur cabinet, dont les responsabilités du pouvoir tempèrent déjà la fougue avant qu'il l'ait saisi, craint que l'Europe ne s'inquiète et il a laissé échapper, dans son discours au Neubourg, pour l'inauguration de la statue de Dupont de l'Eure, quelques phrases anxieuses. Il a parlé, en signalant le danger des utopies socialistes, « de certaines émotions extérieures qui pourraient, à un moment donné, causer de bien pénibles et de bien douloureuses surprises. »

M. Gambetta, qui a tant fait répéter par son gouvernement, que la guerre n'était pas à craindre, se déciderait-il enfin à nous dire la vérité ? Il n'est plus temps, hélas ! et aussi il n'est plus moyen de la cacher.

A l'heure même où s'achevaient les dernières élections et où les préfets anathématisaient à grand bruit, dans leurs circulaires, les hommes assez clairvoyants pour prévoir l'inévitable, la nouvelle se répandait d'une prochaine entrevue entre l'empereur d'Autriche et le roi Humbert ; M. Cairoli était dépêché à Londres par son souverain, pour sonder le gouvernement britannique sur les chances d'une alliance éventuelle ; enfin l'Italie, plus audacieuse à mesure que l'Europe nous abandonne davantage, envoyait ses soldats manœuvrer jusque sur nos propres frontières.

Le cercle de fer forgé autour de nous par le chancelier de Prusse se resserre de jour en jour, et lorsqu'il plaira à l'Italie, déjà unie à l'Allemagne et à l'Angleterre, de donner la main à l'Autriche et à l'Espagne, notre blocus sera complet.

Du côté de l'Europe, l'avenir n'est pas rassurant ; mais on ne voit encore que des points noirs à l'horizon. Du côté de l'Afrique, la tempête a déjà éclaté et les ravages en sont terribles. A peine le jeune du Rhamadan a-t-il pris fin, et l'insurrection, un instant calmée, s'est ranimée avec une nouvelle fureur. Des incendies allumés par des mains criminelles dévorent nos forêts par des centaines d'hectares à la fois ; nos troupes, épuisées par des courses incessantes à la poursuite d'un ennemi insaisissable, sans chefs, sans cohésion, errent à l'aventure, et, en dépit des affirmations intéressées de nos gouvernants, la fièvre les décime en masse.

Au Sénégal, où règne la fièvre jaune, soldats et colons tombent, comme des mouches, sous les coups du terrible fléau ; en Algérie, la mortalité qui est, en temps normal, de 10 pour 1,000, a atteint une proportion de 148 pour 1,000, et le service des ambulances n'est pas même organisé.

A Tunis, la situation ne fait qu'empirer. Ceux de nos ministres qui étaient en villégiature, ont été rappelés précipitamment à leurs postes par de grandes nouvelles reçues du théâtre de la guerre, et il a même été question d'abandonner définitivement la Régence.

Voilà où nous a réduits l'incapacité et l'ambition de quelques forcenés et la coupable inertie des conservateurs. Il semble que, dans des conjonctures aussi solennelles, nos ministres doivent méditer sérieusement sur les moyens de nous tirer du guépier où ils nous ont jetés. Eh bien ! non.

Le grand homme de guerre que le caprice du dictateur a placé à la tête de la hiérarchie militaire, et qui, nouveau Napoléon, dirige de son cabinet, ses opérations militaires, s'occupe en ce moment à supprimer les gants de coton dans l'armée et à les remplacer par des gants de peau. Les quelque trois cent mille francs que cette réforme va coûter au pays auraient pu être plus utilement employés à donner à nos malheureux soldats du corps expéditionnaire les secours dont ils ont tant besoin. Mais qu'importe. La France, qui était autrefois assez riche pour payer sa gloire, sera bien assez riche aujourd'hui pour payer les sottises du général Farre.

Et pendant que cet illustre successeur des Soult, des Victor et des Gouvion-Saint-Cyr, se livre à une si profitable besogne, l'ancien exécuteur des basses-œuvres de Barcelonne, dont la franc-maçonnerie a fait l'exécuteur de ses hautes œuvres, songe, dit-on, à reprendre, dès le mois prochain, l'exécution des décrets. C'est ainsi qu'il se vengera de l'élection de l'abbé Dagorne dans l'Ouest.

Cette nouvelle, quelque bizarre qu'elle paraisse, n'a rien d'in vraisemblable. La confiscation des biens appartenant aux congrégations est à l'ordre du jour. Gambetta a annoncé aux Bellevillois qu'il avait fait dresser la carte de tous les établissements religieux de la France ; de leur côté, les préfets ont reçu l'ordre d'en faire autant. Bien plus, une circulaire récente leur enjoint de faire dresser, avant le 15 octobre, l'état des cathédrales et des églises situées dans leurs départements respectifs avec le revenu de chacune d'elles.

Après avoir confisqué les biens des religieux, on enlèvera aux catholiques leurs temples et leurs chapelles. Tout cela est dans l'ordre, et le jour n'est pas loin où ces projets néfastes se réaliseront.

Les conservateurs seront les premières victimes de la nouvelle Terreur, et ils ne pourront pas se plaindre. Leur fatale apathie a laissé faire le mal : il est juste qu'ils en portent la responsabilité, puisque, suivant la parole de Gambetta, tout s'expie en politique. Seulement, ils payeront peut-être leurs fautes de leur tête.

ROBERT.

Le Souverain Pontife vient de conférer la décoration de Saint-Grégoire-le-Grand à M. J.-Pierre Debeaune.

Depuis plus de quarante ans M. Debeaune s'occupe avec dévouement de toutes les œuvres de Saint-Pierre de Vaise, sa paroisse. C'est une distinction bien placée ; nous y applaudissons de bon cœur.

COURSE AUX NOUVELLES

Tramways. — Ils sont très défectueux. A la pluie, ils ont l'inconvénient de laisser passer maintes gouttières à l'intérieur. Le cocher est mal abrité : il lui faut un parapluie, et la nuit, ledit parapluie couvre la lanterne. L'escalier qui mène aux banquettes est trop... à jour : c'est indécent ; les gamins, petits et grands, en profitent. Quant aux déraillements, ils sont continus. Les embranchements deviennent un rendez-vous pour les désœuvrés qui peuvent y admirer les piaffements et les glissades désespérées des chevaux, les juréments du cocher et les récriminations impatientes des voyageurs. Véritable progrès.

Par fil télégraphique spécial. — Cette rubrique a fait la fortune du *Lyon républicain*. Or, voici un miracle tout spécial du *fil spécial* : Le *Nouvelliste* reçoit, à la date du 5 septembre, par *fil spécial*, une dépêche sur la catastrophe de Charenton, où se trouve une note commençant par ces mots : « L'une des voitures brisées... » et finissant par ceux-ci : « ...écrasée et méconnaissable. »

Le lendemain, *Lyon républicain* reçoit, à son tour, par *fil spécial*, — il le dit, du moins, — la même note, commençant et finissant par les mêmes mots ; et il l'insère triomphalement en gros caractères.

On se demande où est le vrai *fil spécial*.

L'abbé Dagorne. — Calomnié d'une manière infâme, par toute la clique emplumée, de la presse officieuse, M. l'abbé Dagorne a fini par obtenir gain de cause devant les tribunaux et devant l'opinion publique. Ses calomniateurs, les plus puissants, ont dû subir une honteuse condamnation, et les électeurs des Côtes-du-Nord, l'ont vengé en l'envoyant à la Chambre des députés.

Nous l'en félicitons. Mais que M. Dagorne veuille bien prendre la peine de fouiller dans le petit journalisme gouvernemental de Lyon. Il y trouvera des perles à son adresse ; et comme les tribunaux sont encore honnêtes, il pourra les vendre un bon prix.

La rue Grôlée est vaincue, Bonnet-Duverdier, qui n'a jamais pu obtenir un brevet d'honnêteté, a obtenu deux sièges au Palais-Bourbon, d'où il faut conclure qu'il est plus facile, aujourd'hui, d'être législateur qu'honnête homme. Et voilà les démocrates coupés en deux. Mais prenez garde, conservateurs, ce sont deux marteaux au lieu d'un, si vous restez l'encelume.

Après le combat. — L'opportunisme va panser ses blessés. Un mouvement administratif se prépare : on devrait dire le *pansement administratif*. On va relever les candidats gauchistes restés sur le carreau, et on les placera mollement dans les préfectures, les recettes et les justices de paix. C'était prévu.

Charenton. — Un train express a coupé en deux un train omnibus en gare de Charenton. 26 morts et un grand nombre de blessés. Que sera-ce quand le socialisme furibond se précipitera sur le pays. Le train omnibus de l'opportunisme ne réussira pas à se garer. Et nous? Personne n'y pense! et pourtant nous sommes déjà sur le chemin de Charenton.

Les vingt-huit jours. — Les journaux légers parlent assez cavalierement des réservistes. Il semble que les 28 jours sont une simple partie de plaisir. Nous avons le regret de ne pas partager cette manière de voir. Pour les ouvriers tisseurs de Lyon surtout, les 28 jours sont une véritable ruine. C'est pour le moins 100 fr. de travail perdu et 100 fr. de frais surajoutés aux dépenses du ménage. Total : perte de 200 fr. Pour des ouvriers, nous le répétons, c'est une ruine. Et l'hiver approche. Le gouvernement a-t-il pensé à ça?

A ce propos, — comment se fait-il que des réservistes, pères de famille, n'aient pu obtenir de sursis pour être là à la naissance de leur nouveau-né, attendu de jour en jour? C'est une cruauté! On devrait un peu plus respecter la famille. Nous savons des faits navrants.

Algérie. — Le télégraphe a été coupé entre Alger et Tunis. L'Afrique brûle toujours; la destruction du tombeau d'El-Aboud-Sidi-Cheik pourrait bien être l'allumette de nouveaux incendies.

M. Albert Grévy, gouverneur civil, va partir en France. On lui souhaite bon voyage et pas de retour.

Allemagne. — Le gouvernement de Berlin tend de plus en plus à se rapprocher du Pape. Cette tendance, que Bismarck favorisait, n'est peut-être qu'une habileté. En tous cas, en France, on n'est pas si habile.

Bon voyage, M. Dumollet! — M. Gambetta découragé par ses très minces triomphes électoraux de Paris, est parti en voyage pour la Normandie. Louviers, Honfleur, etc., ont pu saluer M. le marquis de Bel-Ciel. M. Tirard a été l'ombre du tableau. Ce qu'il y a de plus grotesque, c'est la prétention qu'a M. le Marquis de poser en souverain et en connaisseur; il entend à peu près autant à la marine que M. Tirard au commerce.

Bourses des Lycées. — On annonce une nouvelle condition pour l'obtention de ces bourses : il faudra justifier qu'on ne sort pas d'une école religieuse ou congréganiste. Telle est la nouvelle machine libérale inventée par les génies du gouvernement.

Charlatan. — On voit souvent, en temps de foire, des Pierrots amuser le public en avalant des étoupes et en rendant des rubans. M. Gambetta, lui, fait mieux, dans son voyage à Honfleur : il avale des banquets et il rend des discours.

C'est simplement une nouvelle manière.

Un miracle. — Le Carillon de Saint-Georges, naguère ami et défenseur de M. Lucien Jantet, du Lyon, a soutenu la candidature de Bonnet-Duverdier. Que signifie? Cependant, hier encore, on était si d'accord avec Lucien pour hurler à l'unisson contre les Congrégations! Ce que c'est que de nous!

Lourdes. — Le pèlerinage national compte déjà plus de 130 guérisons. L'enthousiasme a été indescriptible. Un journaliste libre-penseur de Paris, venu tout exprès pour épier, s'est converti en voyant de ses yeux ces guérisons merveilleuses.

Allons, Carillon, partez donc là-bas, au lieu de japer de si loin!

LE SCRUTIN DE BALLOTTAGE A LYON

Le scrutin de ballottage de dimanche contient, en général, des enseignements profonds; mais, à Lyon, il a revêtu un caractère particulièrement curieux.

La candidature de Bonnet-Duverdier, son élection ensuite a été cause d'une mêlée terrible entre opportunistes et intransigeants. Les journaux des deux partis se sont lancés mutuellement les épithètes de voleurs, d'infâmes, de calomniateurs, etc., etc.

On s'est battu, le dimanche soir, dans les rues de Lyon; les opportunistes, vaincus par le scrutin, ont exhalé leur rage dans leurs feuilles quotidiennes.

Les conservateurs désintéressés dans la lutte ont assisté à un très intéressant spectacle et ont pu faire de très sages réflexions sur le suffrage universel et sur ceux qui ne reconnaissent la clairvoyance du peuple souverain que quand il dit comme eux.

Bonnet-Duverdier élu plutôt que Thiers ou Crestin! C'est un résultat qui nous laisse complètement indifférents :

Bonnet blanc, blanc bonnet!

Mais que penser de la presse opportuniste?

Que dire des manœuvres électorales dont se sont servis les fidèles gambettistes?

Ils ont dit : Bonnet-Duverdier est un voleur; les électeurs qui voteront pour lui se couvriront de honte!

J'admets avec nos gouvernants que l'ex-président du Conseil municipal de Paris a commis quelque indécence de gestion, un vol!

C'est un voleur! Je l'ignore.

L'opinion publique le dit. Elle n'est souvent qu'une infâme calomniatrice, mais enfin elle l'affirme par la voix des opportunistes! Croyons-la et croyons-les.

C'est un voleur!

En tout cas, que penser de ces hommes qui insultent ainsi le peuple, qui bafouent les arrêts du suffrage universel, alors qu'ils proclament à toutes les pages de leurs journaux, à chaque ligne de leurs discours que le peuple est souverain, que le suffrage universel est la seule autorité dont les arrêts sont sans appel?

Où est la logique, lecteurs?

Du côté de l'opportunisme ou du côté du peuple?

Réfléchissez!

Le peuple, c'est-à-dire l'ouvrier, savait supporter toutes les souffrances, grâce à la foi qu'il avait!

Il existait courbé sous le poids d'un travail pénible (comme aujourd'hui), et il était heureux, car au-delà de l'existence terrestre il entrevoyait le bonheur terrestre.

Il semblait privé de toutes les jouissances temporelles, pourtant il en trouvait de sérieuses dans une union que Dieu bénissait, dans une postérité qui le respectait, parce qu'il lui apprenait à respecter le principe de toute autorité, de tout respect!

Des hommes sont venus qui se sont plus à renverser toutes ces espérances célestes, toutes ces consolations terrestres; ils ont travaillé à emprisonner ce peuple dans une triple enceinte de doute, de négation, de désespoir; ils lui ont ainsi enlevé ce qui constituait sa seule richesse, richesse enviée par les puissants et les heureux du siècle, et maintenant, les impudents, ils viennent dire à ce peuple qui n'a rien, plus rien : « Respecte la propriété; méprise celui qu'un jury d'honneur a condamné pour indécence; ne te fais pas surtout représenter par lui, car tu te couvrirais de honte. »

Et une partie de ce peuple logique, celle qui ne croit plus à rien, dont toute la vie est confinée sur cette pauvre terre, s'est approché de l'une électorale et y a déposé une réponse conséquente avec les principes que lui avaient inculqués les maîtres du pouvoir.

Oui, ces électeurs, « ces gens sont fous, comme disait Voltaire des gentilshommes de son temps, ces gens sont fous, mais ils ont infiniment d'esprit. » Ils possèdent l'esprit de logique à un suprême degré!

Eh quoi? Il y a quelques mois l'opportunisme ameutait ces mêmes hommes, ces mêmes électeurs contre de faibles religieux sans défense; il les jetait comme des béliers contre les portes des couvents, de propriétés privées, domiciles de citoyens libres et égaux devant la loi; il leur disait qu'ils faisaient excellente besogne et avait l'air de trouver le métier d'enfonceurs de portes très moral... Et aujourd'hui, pour combattre un adversaire gênant, l'opportunisme proclame bien haut que la plus simple honnêteté défend de nommer député un candidat sur qui pèse une accusation prouvée non de vol!

Mais où en sommes-nous donc, Français? Quelle morale nous prêchez-vous donc, gens de l'opportunisme? Ou plutôt votre conscience s'est-elle subitement éclairée de lueurs encore inconnues de vous?

Croyez-vous que la loi morale permet d'enfoncer les portes d'un monastère et non celles du domicile d'un républicain? Pensez-vous que la conscience humaine verra d'un bon œil voler le peu de bien d'un pauvre moine, tandis qu'elle condamnera sévèrement celui qui aura pressé un peu trop fortement la panse opportuniste? Non, certainement! La morale n'admet pas de ces distinctions; elle ne varie pas avec les individus et elle les appelle tous à son même tribunal.

Vous avez semé dans l'esprit du peuple des principes faux, il ne faut pas espérer récolter des conséquences marquées au coin de la saine morale.

Les électeurs de la Guillotière et des Brotteaux ont été logiques.

Voilà pourquoi Bonnet-Duverdier est représentant du peuple, malgré les accusations infamantes que vous faites peser sur sa tête!

Bonnet-Duverdier est élu!

Tant pis et tant mieux! Le plus vite sera le mieux!

Contentons-nous de faire remarquer à la partie éclairée du peuple, à ce peuple dont le sens moral n'est pas perverti et a su conserver toute sa délicatesse, toute sa pureté, combien odieuse est la comédie que l'opportunisme veut lui faire jouer, combien ce parti qui nous gouverne doit être méprisé à cause du degré d'abaissement et d'ignorance vers lequel il veut faire descendre les populations.

Ah! quelques années encore d'un pareil régime, et je le demande avec douleur, que deviendrait ce bon peuple de France, ce peuple dont l'esprit a fait pendant des siècles l'admiration du monde?

L'opportunisme l'aurait tué; il l'aurait enseveli non pas dans un manteau royal, malgré le titre ridicule qu'il lui donne de *peuple souverain*, mais dans l'abrutissement et la honte!

Cela ne sera pas, car le peuple ne résistera pas toujours aux leçons de l'expérience; il ne tardera pas à comprendre que son sort est entre ses mains et que depuis longtemps le scrutin n'est pour lui qu'une boîte de Pandore de laquelle sont sortis tous les maux dont il gémit.

R. ANTONIO.

ESCLAVES IVRES

La presse opportuniste joue un jeu tout à la fois triste et ridicule. Pour en juger simplement par les organes lyonnais de ce parti, écoutons l'un d'eux, au surlendemain de l'élection Bonnet-Duverdier, et nous les entendrons tous :

« L'élection d'hier est due surtout à la fraction ignorante du peuple dont l'entendement est obstrué. Nous voulons parler de la foule qui ne raisonne pas, qui agit avec légèreté, par humeur, par caprice; de cette masse houleuse et turbulente qui cède aux entraînements, aux enthousiasmes irréfléchis, qui vote sans savoir pour qui et pourquoi, et trouve très drôle de faire jaillir un beau jour de l'urne le nom d'un Bonnet-Duverdier. »

« Oui, nous croyons encore aujourd'hui... que la grande majorité des électeurs de Bonnet-Duverdier est composée d'ignorants. C'est là, d'ailleurs, sa seule excuse. »

(Républicain du Rhône).

A qui donc l'opportunisme inflige-t-il un pareil traitement? A qui prodigue-t-il ces aménités, ces compliments?

Aux aristocrates? Non!

Aux cléricaux? Non!

Aux légitimistes? Aux bonapartistes? Non! non!

Mais à qui donc? Au *peuple-souverain*, au *peuple-roi*, au *peuple dont relèvent tous les pouvoirs*, au *peuple tout-puissant*; aux 12,000 électeurs de Bonnet-Duverdier et à tous ceux qui, en France, pensent et ont voté comme eux.

Pourtant si ces milliers d'électeurs ont l'entendement si obstrué, pourquoi donc les avoir créés et les maintenir membres du collège électoral?

L'opportunisme a-t-il la main trop délicate pour toucher au sacro-saint suffrage universel?

Ce serait une délicatesse que nous ne lui connaîtrions pas. N'a-t-il pas, en effet, assaisonné le suffrage universel à toutes les sauces? Ne l'a-t-il pas manipulé de toutes les façons?

Pourquoi alors cette timidité, cette pusillanimité, cette terreur devant quelques modifications de détail?

La nation intelligente blâmerait-elle le pouvoir d'avoir arraché le droit de vote à l'ignorance volontaire et obstinée?

La France se révolterait-elle de ne pas voir entrer dans son parlement les représentants de l'ivrognerie et de l'abrutissement que celle-ci traîne fatalement à sa suite?

Pourquoi l'opportunisme qui nous gouverne, au lieu d'insulter le peuple qu'il prétend regarder comme son roi; au lieu de faire un triage parmi ses représentants, de mettre au ban de l'opinion certains de ses élus, pourquoi ne pas défendre les abords du scrutin aux ignorants dont l'entendement est obstrué, qui vote sans savoir pour qui et pourquoi?

Pourquoi ne pas prendre en considération le vœu tout récent du Conseil général de l'Oise, d'après lequel tout électeur qui aura subi trois condamnations pour ivresse, dans la même année, devra être rayé de la liste électorale?

Pourquoi?

Est-ce que l'opportunisme y perdrait des appoints et ses meilleurs?

Quelques-uns diront : peut-être; moi, je dis : certainement. Esclaves ivres, mais électeurs. Ils le sont et le resteront pour le maintien de l'opportunisme!

ALETHES.

VARIATION

Sur des vers de Malherbe

Qu'il soit quelque pays sur terre

Ayant un pauvre ministère,

Cela se peut facilement;

Mais, mon Dieu! qu'il en soit un autre

L'ayant plus pauvre que le nôtre

Cela ne se peut nullement.

Trouver en remontant l'histoire,

Une incapacité notoire,

Cela se peut facilement;

Mais trouver — même en temps barbare

Un plus incapable que Farre

Cela ne se peut nullement.

Dans un étui d'Académie

Trouver quelque vieille momie

Cela se peut facilement,

Mais que notre soleil éclaire

Momie égale à Saint-Hilaire

Cela ne se peut nullement.

Trouver un ignorant insigne

Qui, du bonnet d'âne soit digne,

Cela se peut facilement;

Mais en trouver un, émérite,

Qui plus que Ferry le mérite,

Cela ne se peut nullement.

Trouver un homme dont la face

De nombreux soufflets garde trace

Cela se peut facilement;

Mais quant à découvrir un homme

Qui, de Cazot, en ait la somme

Cela ne se peut nullement.

Parmi nos élus, nos ministres,

Trouver plats valets, grossiers cuistres,

Cela se peut facilement;

Mais plus f...eux — qu'on me pardonne —

Que Z. Constans, de Barcelonne

Cela ne se peut nullement.

Qu'il soit quelque pays sur terre

Ayant un pauvre ministère,

Cela se peut facilement;

Mais, mon Dieu, qu'il en soit un autre

L'ayant plus pauvre que le nôtre

Cela ne se peut nullement.

BONHERBE.

Une Élection

La scène se passe dans un petit village de la Haute-Savoie. Nous sommes au grand jour des élections du 21 août.

M. le maire de L***, lorsque sonnent au coucou de sa chambre à coucher six heures du matin, s'arrache aux douceurs d'un lit moelleux et songe aux graves devoirs qui l'attendent. A sept heures il a terminé sa toilette, non sans avoir vingt fois refait le nœud de sa cravate, afin de se présenter avec tout l'éclat désirable aux regards respectueux de ses administrés.

A sept heures un quart, M. le maire passe dans sa salle à manger, absorbe le contenu d'une soupière au ventre rebondi, parcourt son journal, et, cela fait, se dirige d'un pas majestueux vers la salle de la mairie.

Devant la porte, nul encore n'est arrêté : nul n'a l'air de songer qu'en ce jour, le pays va nommer ses représentants. M. le maire entre gravement.

Au fond de la salle, le garde champêtre a apporté la veille, sur la vieille table couverte d'un tapis vert autour de laquelle se réunit habituellement le conseil municipal de L***, une caisse fermée et munie d'un trou à la partie supérieure, laquelle caisse est décorée du nom poétique d'urne, et doit receler dans ses flancs une partie de la gloire de celui qui sera le député de la circonscription. Huit heures sonnent.

M. le maire s'assied devant la caisse et attend ses administrés.

Cependant, le village toujours tranquille ne paraît point contenir d'électeurs. Mais si pourtant, ce sont bien des électeurs ces braves paysans qui, vêtus de leur plus belle blouse se rendent d'un pas tranquille du côté de l'église dont la cloche sonore annonce que l'office divin va commencer.

La messe est dite. *Te missa est* a dit le prêtre tourné vers les assistants. La foule s'écoule recueillie, et les hommes se groupent sur la place avant de regagner la maison où les attend le dîner. De quoi parlent-ils ? De leur député ? Ah bien oui ! ils parlent des chaleurs que l'on vient de traverser, de la cherté des vivres, de la sécheresse persistante, mais de la politique, ils n'ont cure.

Durant ce temps, M. le maire, devant sa caisse, baille plus largement que onque créature qui soit sous la calotte des cieux. Pas un électeur ne s'est encore présenté. Les places réservées aux assesseurs sont vides comme le crâne d'un membre du centre gauche.

— C'est une fatalité, murmure le malheureux solitaire... j'ai pourtant adressé leurs cartes à tous les électeurs du village. D'où vient qu'ils sont si peu pressés de se présenter au scrutin ?...

Je commence à sentir la faim... mais je ne peux pas désertir mon poste... Quoi ! pas même un conseiller municipal ne viendra me relever de faction !... Mais c'est atroce !

Il y a en effet, longtemps que les douze coups de midi ont sonné quand le premier magistrat de L*** se tient ce triste langage.

Tout-à-coup, ô bonheur, un pas retentit sur la place, et ce pas s'approche dans la direction de la salle du vote. Enfin ! murmure M. le maire.

Il n'a pas achevé que, dans l'encadrement de la porte apparaît la vigoureuse stature de sa servante dont la voix aussi ferrée que les invraisemblables souliers qui la chaussent, lui jette cet appel : « Monsieur, la bourgeoisie vous attend pour dîner et elle commence à se fâcher. »

— Mais malheureuse ! je ne peux pas quitter mon poste tant qu'il n'y aura pas là quelqu'un pour remplacer.

— Ah ben, vous risquez d'y demeurer longtemps à votre poste. Il n'ont point l'air de se porter de ce côté-ci, les gens du village.

— Alors, que ma femme dine seule s'écrie M. le maire décidé à devenir un martyr du devoir... municipal.

— Je m'en vais toujours vous apporter quelque petite chose, dit d'un ton plus adouci, la servante dont l'œil devient humide à la vue de l'héroïsme de son maître.

Et en un clin d'œil, elle part et revient chargée de provisions peu nombreuses mais solides.

M. le maire ne crut pas que son devoir l'empêchât de satisfaire son appétit devant son urne toujours vide. Il mangea de bon courage et but de même. Son repas fini et la servante en ayant emporté les restes, il se mit à songer. Combien dura sa songerie ? nul ne le sait.

A six heures du soir, le pas lourd de la servante de M. le maire réveilla en sursaut le digne administrateur qui se frotta les yeux en se demandant où il était. La vue de l'urne le rappela à la réalité de la situation. Il l'ouvrit avec un certain émoi...

L'urne était vide...
M. le maire lui-même avait oublié de voter.

BOISVERT.

NOUS ROULONS

Depuis la proclamation de la République septennale, en 1873, par l'assemblée, nous roulons de plus en plus vers la gauche. Une force irrésistible nous pousse, quelquefois rapidement, quelquefois lentement, mais toujours sûrement. Ceux qui nous gouvernent voudraient, à certains jours, retenir le char de l'Etat sur une pente qu'ils estiment dangereuse ; ils ne le peuvent pas. La force inconnue qui dirige tout leur cri : « Marche ! marche encore ! » et il faut marcher ou bien céder la place à d'autres qui seront meilleurs valets. Voilà le spectacle que nous avons sous les yeux depuis tantôt huit années : une dégringolade continuelle.

En 1873, l'axe du gouvernement, pour employer une locution familière aujourd'hui, était entre le centre-droit et la droite ; il est maintenant entre la gauche pure et l'union républicaine, plus près même de celle-ci. Il a passé par chacune des nuances intermédiaires ; son séjour y a été plus ou moins durable. Avant la proclamation de la République, le centre-droit avait eu de longs mois de puissance, conjointement avec la droite ; à partir du vote de la Constitution, en mars 1875, la droite fut exclue du ministère ; le centre-droit partagea le pouvoir avec le centre-gauche, représenté par Dufaure. Un an après, les élections nouvelles chassèrent le centre-droit, comme la droite avait été chassée. Le centre-gauche restait seul en possession des portefeuilles avec MM. Waddington, Ricard, de Marcère et Jules Simon. Le 16 mai n'empêcha pas le centre-gauche de revenir aux affaires ; il contribua, au contraire, à l'y maintenir pendant quelques mois de plus, en arrêtant le développement logique du mouvement républicain dont la loi bien connue est d'aller toujours vers l'extrême-gauche.

Mais à l'heure prescrite, où est le centre-gauche ? Il y a beau temps qu'il a disparu des régions gouvernementales, et disparu, selon toute probabilité, pour bien des années, si ce n'est pour toujours. Ce groupe n'aura dans la Chambre actuellement élue que 18 députés, suivant certains calculs, et 40, suivant d'autres. Quelle influence et quelle part de pouvoir 40 députés seront-ils fondés à réclamer dans une Chambre qui comptera près de 560 membres ?

Où êtes-vous, estimable M. de Marcère, qui nous parlez avec onction de votre jeune et chère République ? La jeune et chère République n'a pas tardé à vous signifier un congé en bonne et due forme, parce que vous aviez le malheur de conserver un peu de modération dans les idées.

La gauche pure, elle-même, est fortement compromise. Gambetta a cru opportun de planter le drapeau de l'union républicaine sur le Parlement, et le suffrage universel, obéissant aux désirs du maître, lui a expédié 260 députés couleur Union. Ce groupe sera donc, à proprement parler, le groupe dirigeant de la Chambre. Près de lui, la gauche pure pâlit : elle n'a qu'une cen-

taine de membres et n'aura qu'une mince portion dans les ministères. L'astre de l'Union républicaine éclipse tout pour le moment.

Derrière l'Union républicaine, se lève l'étoile de l'intransigeance. Dans la dernière Chambre, quarante députés formaient ce groupe : il en aura cinquante dans l'Assemblée nouvelle. Une foule de circonscriptions ont vu les députés intransigeants approcher beaucoup des voix données aux opportunistes. La faveur des villes est pour l'intransigeance ; les campagnes commencent à s'y mettre aussi. Certainement, aux élections prochaines, la Chambre sera intransigeante, moitié parce que la faveur populaire l'aura voulu, moitié parce que Gambetta aura jugé opportun de se faire intransigeant avec son monde. Le Gênois sait si bien prendre le vent ! Du reste, actuellement déjà, entre les intransigeants et lui, il n'y a pas de fossé, comme disait Jules Ferry, le plus beau des Jules, il n'y a qu'une nuance. Encore cette nuance s'atténue-t-elle de jour en jour, à mesure qu'il devient opportun de l'atténuer.

Et après le règne des intransigeants ! Eh bien ! c'est simple ! Vous voyez que les socialistes se sont mis à présenter des candidats dans nombre de circonscriptions. Leur apparition étant de trop fraîche date, le succès n'a pas été grand, sans doute. A Saint-Etienne, pourtant, Amoureux a failli passer, et, dans une multitude d'endroits, ils ont eu des minorités respectables.

N'en doutez point : c'est là le parti de l'avenir. Quand les Sociétés secrètes nous auront fait demeurer suffisamment sous la férule des intransigeants, elles nous pousseront sous celles des socialistes. La Franc-Maçonnerie bourgeoise devra s'effacer alors devant l'énorme puissance de l'Internationale, disposant des bras et du vote de millions de travailleurs séduits et enrôlés. Seulement, nous userons plusieurs années à venir entre les mains des socialistes. Il y a des nuances qui doivent avoir leur jour de puissance avant eux. Passer lentement d'une nuance à une autre, tel est le plan habile des Sociétés secrètes. Ne rien brusquer, pour ne pas effrayer cette bonne France qui ne s'effraye que d'une chute trop soudaine, telle est leur tactique. C'était celle de Robespierre, rien de nouveau sous le soleil, et encore moins dans les programmes des Sociétés.

Je sais qu'en face de ces perspectives peu rassurantes, il est des hommes qui vous disent d'un air de confiance : Gambetta arrêtera tout ça — Hélas ! D'abord Gambetta le voudra-t-il ? et ne préférera-t-il pas quelques années de puissance acquise en se plaçant avec l'intransigeance à la défaveur qu'attirerait sur lui un recul en arrière ou un stationnement ? Puis, supposons qu'il veuille s'arrêter, le pourra-t-il ? Mac-Mahon ne l'a pas pu, Freycinet non plus, et maintenant que le char est lancé, on croit qu'il sera plus facile de l'arrêter qu'au début ! Rappelons-nous que les Girondins n'arrêtèrent rien en 93 ; l'obstacle qu'ils opposaient fut franchi, et ils périrent pour avoir voulu faire obstacle.

D. DUROLLIN.

NOUVEAU A BATTAGE DE L'ION

COURSES DE CHEVAUX

Alexandre LAMOTHE.

Quand nos troupes revinrent triomphantes de Crimée, on alla aussi les voir défiler, mais à coup sûr, il y eut assurément moins d'enthousiasme, encore moins de toilettes et pas le moins du monde de paris.

Après tout, les soldats sont faits pour se battre à notre place, et ils reçoivent pour cela un sou par jour, aussi ne se plaignent-ils pas et ils font bien, mais *Turlututu* disputant le prix de cent mille francs à *Forward*, le vainqueur des dernières courses d'Epsom, voilà qui en vaut la peine.

Cent mille francs pour un temps de galop, c'est cher ! Mille francs partagés par l'Académie, entre deux savants, pour d'importants travaux, c'est peu !

Deux cents francs, une fois donnés à un inventeur, en rémunération de recherches continuelles pendant vingt ans pour arriver à préserver des dangers professionnels toute une classe de travailleurs, c'est moins encore.

Mais l'ouvrier, comme le savant, comme le soldat, est fait pour le combat opiniâtre, tandis que *Turlututu*...

La cloche a sonné, les juges sont à leur place, on va hisser le drapeau, la foule se resserre contre les poteaux de clôture, toutes les têtes se tendent pour mieux voir, les cœurs battent d'émotion.

Les chevaux ! voici les chevaux ! Il y en a sept seulement, onze étaient engagés, quatre ont reculé devant une lutte avec *Turlututu*.

Quel splendide spécimen de la race améliorée ! ses jambes sèches et grêles comme des fuseaux le font ressembler à une araignée des jardins, le cou est aussi long que les jambes, le corps est efflanqué et d'une maigreur si effrayante que, sous la peau, on pourrait compter non-seulement les côtes, mais

les vertèbres. Evidemment, quoique sa généalogie ne remonte pas aussi haut, il doit descendre en ligne directe des chevaux de l'Apocalypse.

Son jockey est digne de lui, un véritable avorton, un paquet de nerfs sans muscles, un ressort d'acier habillé en homme, il porte la toque mi-partie rouge et jaune et la chemise jaune, un vrai serin à tête de perroquet, ce sont les couleurs de son maître, mille personnes les ont arborées à la boutonnière, et *Turlututu* les a dans sa crinière tressée en frange de rideau.

Forward est aussi maigre que son rival ; comme lui, il n'a qu'un cou et des jambes, ses couleurs sont le rouge, rien que le rouge.

Les autres sont bariolés, mais qui en parle, qui s'en occupe, qui parie pour eux ? Ils ne sont pas les favoris du turf et personne ne les regarde comme les champions de la cause nationale.

Hurrah ! le drapeau flotte au mât, les coureurs sont partis comme un tourbillon, qui sera vainqueur ? Ils galopent en peloton serré, les yeux ne regardent qu'eux ; ils portent la fortune de la France et de l'Angleterre. Hurrah ! pour la Grande-Bretagne, *Forward* a pris la tête et *Turlututu* ne vient que troisième : le second tour va commencer, l'espace fuit sous le galop des nobles rivaux ; bravo ! vive la France ! *Turlututu* gagne du terrain, son corps grêle rase la terre comme une flèche, ses sabots touchent à peine le sable, il ne court pas, il vole. Courage, *Forward* ! en avant, *Turlututu* ! ils passent rapides comme la pensée, les yeux flamboyants, les naseaux sanglants, leurs têtes se touchent, leur souffle ardent se confond ; voici le poteau, ils l'ont atteint, ils le dépassent emportés par leur élan, ils semblent ne faire qu'un, mais grâce à la longueur de son cou, *Turlututu* a dépassé son rival d'une demi-tête, c'est plus qu'il ne faut pour laver la défaite de Waterloo, la France est victorieuse, une explosion formidable de cris frénétiques salue cette victoire, les mouches s'agitent, les chapeaux volent en l'air, et au risque de se faire écraser, la foule envahit la piste pour entourer le triomphateur, qui rentre essoufflé dans l'enceinte du pesage, où l'attendent son médecin, ses domestiques, ses admirateurs et l'aristocratie de ses partisans privilégiés.

Ce soir, le cheval inconnu hier, sera le lion de Paris ; demain, un million de lecteurs sauront, en France et en Angleterre, son nom et celui de monsieur X., devenu le héros de la saison. Une main auguste serrera avec émotion celle de ce monsieur, dont tout le mérite consiste à avoir acheté un cheval qui a le cou long ; il recevra, au nom de la France recon-

naissante, un modeste prix de cent mille francs, qui certes lui est bien dû, et qui, ajouté au produit des paris, lui constituera une fortune gagnée en quatre minutes et six secondes par *Turlututu*, le champion de la France.

Or, à présent, savez-vous par qui a été infligée à l'Angleterre cette écrasante humiliation, et par qui la gloire de la France a été splendidement relevée ?

Par un cheval anglais, né en Angleterre, élevé, dressé, entraîné et monté par un jockey anglais, mais appartenant à l'écurie de monsieur X., un Français.

Est-ce assez ridicule, et trouvez-vous que ces cent mille francs, donnés en prix par la France à ce viveur doublé de maquignon, pour avoir fait d'un cheval, qui eût pu être utile, un animal capable tout au plus de courir cinq minutes tous les deux mois, soit de l'argent bien placé ?

Il me semble qu'on pourrait en faire un meilleur usage. Les gens qui cherchent une excuse à tout, prétendent que ces courses ont été instituées dans le but d'améliorer la race hippique.

C'est comme si l'on soutenait que, pour obtenir de succulentes volailles, il n'y a pas de meilleur moyen que d'élever des coqs de combat.

La vraie raison, c'est qu'elles ont été inventées par quelques Anglais en quête de distractions et comme un remède contre le spleen.

D'Angleterre, le pays des originaux, elles ont été transportées en France, en vertu de cette ridicule manie qu'a le peuple le plus spirituel qui soit au monde, d'emprunter à ses voisins tous leurs travers.

De France, elles ont passé comme contrefaçon en Belgique, en Allemagne, en Italie, en Espagne, en Algérie et même en Cochinchine.

Cette bêtise achève son tour du monde.

Un des pays qui résista le plus longtemps à son introduction fut la Russie, le pays des chevaux par excellence.

Peut-être ne les aurait-elle jamais adoptées, au moins sous le règne du tzar Nicolas, l'écurier le plus malhabile qui fût au monde, et en même temps le plus passionné pour les manœuvres de cavalerie, sans une aventure assez originale pour mériter d'être racontée.

C'était au commencement du printemps de l'année 1817.

L'empereur était satisfait ce jour-là. Il venait de passer, au Champ-de-Mars, la grande parade du mois de mai.

(A suivre.)

CHASSE AUX MENSONGES

M. TIRARD

a dit au curé de Honfleur :

« Le gouvernement appuie la religion et garde de la recon-
naissance pour ses représentants quand ils accomplissent
« bien leurs devoirs. »

Que M. Tirard ait daigné répondre d'une manière incon-
venante au curé de Honfleur, qui lui offrait l'hommage de
son respect, c'est peut-être dans ses mœurs.

Mais qu'il vienne dire en plein public que le gouvernement
appuie la religion, cela dépasse les bornes.

A moins que le ministre n'ait voulu dire appuyer dans le
sens d'étrangler.

M. GAMBETTA

a dit, après boire :

« depuis dix ans les affaires sont prospères, parce que la po-
litique est bien conduite. »

Il est modeste, le bon Gambetta. C'est court et bon :

1° « depuis dix ans les affaires sont prospères... »

2° « Parce que... »

3° « La politique est bien conduite... »

4° sous entendu : « et c'est moi qui mène tout ça... »

Il n'est pas trop possible de dire quatre mensonges en moins
de mots.

NOS MINISTRES

avaient tous dit et fait dire, à l'approche des élections,
qu'il n'y aurait pas de guerre, et qu'il ne partirait pas de trou-
pes en Afrique. Or, les départs ne discontinuent pas, et la
guerre s'envenime, et nos soldats meurent en grand nombre,
et la Tunisie est en révolte complète, et le sud Oranais est
en feu.

Bon peuple, peuple spirituel, peuple souverain, ce n'est
pas tout d'avoir de l'esprit, il faut savoir s'en servir.

M. LUCIEN JANTET

se venge des sifflets dont les rouges de la Guillotière ont fait,
dimanche soir, une sérénade au Lyon-Républicain, en accusant
les cléricaux d'avoir voté pour Bonnet-Duverdier.

M. Jantet a voulu faire l'habile, il n'a été que sot. Jamais
il ne pourra faire croire, même au plus malotru de ses lec-
teurs, que les cléricaux de Lyon ont voté pour un homme
deshonoré. Ces sortes de hontes sont tout au plus dignes de
la rue Ferrandière. M. Jantet le sait bien.

COURRIER DE LYON

L'hypocrisie est une des vertus théologales des Républicains
du jour. Quelques uns en doutent encore, parce qu'il ne sa-
vent ni voir ni entendre. Qu'ils essayent d'écouter un ins-
tant :

Chacun sait que nos maîtres professent un respect profond
pour la religion (M. Cazot le disait encore, ces jours, à un
bon curé qui venait lui exprimer les vœux sincères qu'il fai-
sait pour la France, sa patrie) et que s'ils combattent le cleri-
calisme, c'est pas pas patriotisme. Ils ne veulent pas, les pat-

riotes, que le pays soit toujours plongé dans les ténèbres de
l'ignorance, engendrées par le cléricisme. qui, disent-ils,
n'est pas la religion.

Or, ces derniers jours, le nouvel évêque de Trèves était reçu
par son souverain temporel, l'empereur d'Allemagne. A son
entrée dans le château royal, la garde lui rendit les honneurs
Personne ne songeait à s'en étonner. Voici qu'un journal ré-
publicain de Lyon, le *Courrier* s'en fâche et blâme hautement
cette manière de faire, cette marque de déférence envers une re-
ligion qui compte 18 siècles d'existence.

Est-ce le cléricisme que cette organe des républicains
combat en Allemagne ?

Admettons-le, mais, si c'est par patriotisme qu'en France,
comme ils le prétendent, ils l'outragent, le couvrent d'ignomi-
nies, pourquoi dépasser les frontières ?

Reconnaissent-ils la Prusse comme leur patrie ? Ou ces
hommes ont-ils un patriotisme cosmopolite, quand il s'agit
d'attaquer la religion sous le nom de cléricisme ?

Non ! le cœur de ces êtres ne connaît pas de patrie ; un sen-
timent l'agite ; c'est la haine de Dieu et par suite la haine des
hommes.

C'est l'unique explication de leur égoïsme sans entrailles,
de leur ambition sans bornes !

JUGÉ PAR LES SIENS

Nous avons depuis longtemps prédit que M. Jules
Roche serait député, dans le sens ordinaire du mot. Il
l'est. Que le Palais-Bourbon lui soit léger.

Nous l'avons souvent aussi accusé de mensonge, et
nous n'avons pas eu de peine à prouver nos accusations.
Adjournd'hui un de ses amis l'accuse d'indélicatesse ; nous
allons lui laisser la parole, à cet accusateur, et nous at-
tendrons loyalement que M. Jules Roche réponde pour
insérer sa réponse.

Var. — Le *Clairon* a reçu de Lyon une assez curieuse ré-
vélation sur le compte de M. J. Roche, le farouche intran-
sigeant, rédacteur de la *Justice*. Elle a été faite par M. An-
drieux, au cours d'une réunion publique. L'ex-préfet de po-
lice a montré ici une délicatesse à laquelle il faut rendre
hommage, car il y a longtemps qu'il aurait pu écraser son
adversaire avec cette petite histoire, des plus intéressantes
comme on va voir :

La dernière question élucidée par M. Andrieux concernait
M. Jules Roche. Il en a fait la biographie depuis son arrivée
à Lyon, comme avocat, jusqu'à son élection à Paris comme
conseiller municipal.

L'orateur l'a montré débutant à Lyon, cléric à la troi-
sième puissance, jusqu'à avoir déterminé lui-même la voca-
tion sacerdotale d'un prêtre, le prêtre, dit M. Andrieux, me
l'a avoué (à cette révélation, l'auditoire ne cache pas une cer-
taine stupéfaction).

Vint le 4 septembre, il fut envoyé à Privas comme secré-
taire général de la préfecture de l'Ardèche. Là, son premier

soin fut de faire incarcérer le juge de paix de Serrière contre
lequel il avait une rancune.

Ce juge de paix fut élargi par ordre supérieur, mais au
16 mai, le citoyen Jules Roche fut poursuivi pour arrestation
illégal et séquestration de personne, et à son tour il fut in-
carcéré.

Il se souvint alors d'un confrère, avocat à Lyon, et fit ap-
pel à son amitié. L'avocat lyonnais quitta son cabinet, se
rendit à Privas, obtint la mise en liberté provisoire de
M. Roche, et fit acquiescer son client.

A ce moment, la reconnaissance de Jules Roche ne connut
plus de bornes, il voulut emmener son avocat à Serrière pour
lui faire embrasser « sa vieille mère ». Mais l'avocat se dé-
roba à ce torrent de tendresse, et retourna à ses affaires. Cet
avocat, messieurs, c'est moi !

L'orateur explique ensuite l'entrée de Jules Roche dans la
presse.

M. Jules Roche découvre un beau jour, au fond de la Sa-
voie, un petit journal paraissant deux fois par semaine, et
s'y fait agréer ; il y vivait selon les mœurs simples des
braves savoyards, lorsque M. Andrieux fonda à Paris le jour-
nal le *Petit Parisien*, avec un conseil d'administration où
figurait M. Leroyer et d'autres notabilités. Il lui fallait un
gérant, il avait sous la main, à Paris, une foule d'écrivains
de talent, et seulement l'embarras du choix. Mais il avait
conservé un souvenir de l'accusé de Privas, il voulut le tirer
de son sous-sol savoyard, et il lui écrivit : « Venez et entrez
dans mon journal. »

J. Roche arriva aussitôt et... nouvelle effusion de ten-
dresse. Puis, M. Andrieux, ayant abandonné son *Petit Pari-
sien*, Jules Roche le quitta et fut au *Siccle*.

On sait qu'il est devenu, depuis, membre du Conseil muni-
cipal de Paris, et qu'il s'y attribue le rôle d'attacheur des
grelots contre le préfet de police ; saisissant toute occasion
de principe ou de détail pour le combattre.

Voilà, s'écrie M. Andrieux, les honoraires que j'ai reçus
de M. Jules Roche, il a tenu à prouver l'indépendance de son
cœur, et il a réussi.

M. Roche m'appartient, dit-il. C'est moi qui l'ai fait ce qu'il
est devenu, c'est ma chose, je le tiens et je l'exécute !

Nous félicitons M. Andrieux de son protégé ; mais
nous ne saurions le féliciter de sa clairvoyance. S'il a
espéré trouver de la délicatesse dans un homme qui a
empoisonné la vie de son oncle évêque, qui a ramassé
l'ordure pour la jeter à l'Eglise, qui a poussé au pillage
des couvents, son asile autrefois, qui a tracé déjà la liste
des vols à commettre contre les religieux et les prêtres,
il a fait preuve de peu de jugement. D'ailleurs, Andrieux
lui-même est-il plus délicat ?

LOUIS FRANC.

Le Gérant : Etienne LABROSSE.

Imprimerie X. JEVAIN, rue Sala, 44.

OBLIGATIONS HYPOTHÉCAIRES 5 0/0

Chemins de fer de l'État Serbe

Remboursables à 500 fr. en 50 ans, rapportant net 25 fr. en
or, payables par semestre en janvier et juillet.

LA SOCIÉTÉ DE
L'Union Générale

SUCCURSALE DE LYON
16, Rue de la République, 16

CEDE CES OBLIGATIONS AU PRIX DE
427 FR.

Jusqu'au 14 Septembre inclus

1. FRANC
par
AN

120,000 Abonnés

Le Moniteur

Valeurs à Lots

(Paraît tous les dimanches, avec une Causerie financière du Baron Louis)
LE SEUL JOURNAL FINANCIER qui publie la Liste officielle des Tirages de toutes Valeurs françaises et étrangères
LE PLUS COMPLET DE TOUS LES JOURNAUX (SEIZE PAGES DE TEXTE)
Une Revue générale de toutes les Valeurs. — La Cote officielle de la Bourse.
Des Arbitrages avantageux. — Le Prix des Coupons. — Des Documents inédits.
Il donne
PROPRIÉTÉ DE LA SOCIÉTÉ GÉNÉRALE FRANÇAISE DE CRÉDIT. — Capital : 30,000,000 de fr.
On s'abonne dans toutes les Succursales des Départements, **UN FRANC-PAR AN** et à PARIS, 17, rue de Londres.

CONTRE ANÉMIE

Chlorose, manque d'appétit

Prendre le VIN BERTRAND

Tonique par excellence

PHARMACIE DES ARCHERS

12, Rue Confort, Lyon

LE CAFÉ

DES

GOURMETS

est composé des
meilleures sortes.
Il ne contient aucun
mélange de Chlorose ou
autres substances analogues.

Toutes les boîtes doivent être scellées
par deux bandes portant le nom
TREBUCHEN

ÉVITER LES IMITATIONS DU TITRE OU DE L'ÉTIQUETTE

AFFICHAGE

V. Fournier

14, Rue Confort, 14

HERNIES

sans opération, guérison prompte, parfaite, ga-
rantie par les faits. En conséquence plus de
bandage. Dr GAILLARD, q. Charité, 1, Lyon.

AVIS AUX MÈRES DE FAMILLE

Une expérience de quinze années, et la faveur des principales
autorités médicales, sont venues démontrer que pour combattre
la présence des vers intestinaux, qui font tant de victimes parmi
les petits chers êtres dont la vie et la santé nous coûtent tant de
soins et de sollicitude, aucun vermifuge n'a encore offert des ré-
sultats aussi heureux que

LE SAUVEUR DES ENFANTS

Ce précieux remède se trouve chez son inventeur, Léon BER-
TRAND, rue Confort, 12, et toutes les pharmacies.

PRIX : 2 FR. 50 C.
Détail : Ph. Mazade et Daloz, 14 rue d'Algerie ; pharm. St-Pothin,
21, rue Bugeaud.

Le Journal des Tirages Financiers

(11^e Année)

PARIS — 18, Rue de la Chaussée-d'Antin, 18 — PARIS

SOCIÉTÉ FRANÇAISE FINANCIÈRE

Capital : VINGT-CINQ MILLIONS de francs

Est indispensable à tous les Porteurs de Rentes, d'Actions et d'Obligations. — Très-
complet. — Paraît chaque dimanche. — 16 pages de texte. — Liste officielle des Tirages.
Cours des Valeurs cotées officiellement et en Bourse. — Comptes-rendus des Assem-
blées d'Actionnaires. — Etudes approfondies des Entreprises financières et industrielles
et des Valeurs offertes en souscription publique. — Lois, Décrets, Jugements intéressant
les porteurs de titres. — Recettes des Chemins de fer, etc., etc.

L'ABONNÉ A DROIT :

AU PAIEMENT GRATUIT DE COUPONS
A L'ACHAT ET A LA VENTE DE SES VALEURS
sans Commission

Prix de l'Abonnement pour toute la France et l'Alsace-Lorraine :

FRANC PAR AN

ON S'ABONNE SANS FRAIS DANS TOUS LES BUREAUX DE POSTE

LA GAZETTE DE PARIS

Dixième Année Journal Financier 52 N° par An

PARAIT TOUS LES DIMANCHES

2 FRANCS PAR AN

SOMMAIRE DE CHAQUE NUMÉRO : Situation Poli-
tique et Financière. — Renseignements sur toutes les
valeurs. — Etudes approfondies des entreprises finan-
cières et industrielles. — Arbitrages avantageux. —
Conseils particuliers par correspondance. — Cours
de toutes les Valeurs cotées ou non cotées. — Assem-
blées générales. — Appréciations sur les valeurs
offertes en souscription publique. — Lois, Décrets,
jugements intéressant les porteurs de titres.

Chaque abonné reçoit gratuitement :
Le Bulletin Authentique
DES TIRAGES FINANCIERS ET DES VALEURS A LOTS

Document inédit, paraissant tous les quinze jours,
renfermant TOUS LES TIRAGES, et des INDICATIONS qu'on ne trouve dans
aucun autre journal financier

ON S'ABONNE, moyennant 2 fr. en timbres postes, 59, rue Taithout, Paris
CHEZ TOUS LES LIBRAIRES ET DANS TOUS LES BUREAUX DE POSTE

ABONNEMENTS SANS FRAIS

A TOUS LES JOURNAUX DU MONDE

A l'Agence FOURNIER,

14, rue Confort, à l'entresol.

ASTHME & CATARRHE

GUÉRISSEZ VOS BRONCHES

PAR LES CIGARETTES ESPIC LA BOITE

1^{re} Ph^{ie}. — DÉPOT : 128, r. St-Lazare, PARIS

LE DOCTEUR CHOFFÉ

Ex-Médecin de marine, offre gratuite-
ment une brochure indiquant sa mé-
thode (10 années de succès dans les
hôpitaux), pour la guérison radicale de
hernies, hémorroïdes, maladies de
vessie, goutte, gravelle, rhuma-
tismes. Adresser les demandes :

27, quai Saint-Michel, Paris.

FER ENCAUSSE

SOLUTION TITRÉE DE

FER BICARBONATÉ

Guérit : Chlorose, Anémie,

Névralgies, Hystérie, Pertes

blanches, Épuisement, Lymphatisme, Rachitisme, etc.

Il ne se coagule ja-

mais et il est véritablement le

moins cher de tous les

ferrugineux, puisque le flacon dure

de 40 à 50 jours.

PRIX DU FLACON UNIQUE : 3 FR. 50

VENTE dans toutes les bonnes Pharmacies

Vente en gros et Dépôt général :

Coutellier, Paër & Co

45, FAUB. MONTMARTRE, 45, PARIS

LYON : Vente en gros : Cherblanc,

Lestra, Faivre ; au détail : Phar-

macie des Terreaux, Pharmacie

du Serpent, Mazade et Daloz,

Monvenoux, Lioras.